La fin tragique d'un jeune Mujâhid turc Saîd Mutlu

(par le professeur M. Hamidullah)

Un jeune militant musulman de Turquie, qui donnait beaucoup d'espoir pour l'avenir, a été rappelé auprès de Lui par le Seigneur, au mois d'août dernier. C'est avec une profonde tristesse que je lui rends ce dernier hommage.

Sait (Saîd) Mutlu était né dans le village de Sevinç, près d'Eskichehir, en Anatolie, le 10 mars 1932. Fils d'Ali Müftüzade (Mufti Zâdé) et de Fatima Zehra, née Mehmet Kütüpzade (Muhammad Qutub Zâdé), il fit ses études primaires à Eskichehir. Puis il fut élève au célèbre lycée de Galatasaray à Istanbul, lycée où le français est la seconde langue obligatoire. Il a laissé chez ses professeurs et chez ses camarades l'impression d'un étudiant sérieux, intelligent et appliqué. Malgré l'époque révolutionnaire où il grandit, il garda, comme la plupart des Turcs, sa foi et son attachement à la culture islamique.

A son époque, l'enseignement religieux était toujours exclu des programmes d'études ; et l'on ne pouvait pas attendre des maîtres français ou francisés du Galatasaray une attitude sympathique vis-à-vis de la religion islamique, surtout dans le climat politique qui régnait alors. Mais cependant, le jeune Sait jeûnait, faisait régulièrement ses prières et étudiait la religion grâce aux livres. Il lisait beaucoup, et connaissait ainsi toute la littérature islamique en langue turque latinisée. Quant aux livres français traitant de l'Islam et lui parvenant jusqu'en Turquie, ils avaient en lui un lecteur assidu. Il cultivait un esprit dynamique et voulait agir pour l'Islam en Turquie, avec un esprit de sacrifice et de modestie qui ne se rencontre pas souvent dans la jeunesse estudiantine.

Il termina ses études au Galatasaray en 1952, avec une bonne mention et s'inscrivit à la faculté de pharmacie de l'Université d'Istanbul.

Vers la même époque, l'Université d'Istanbul établit l'Institut de la Recherche Islamique, dont j'ai eu l'honneur d'être le premier professeur associé. Parmi mes travaux, je donnais des conférences libres, auxquelles n'importe qui pouvait assister. Sait Mutlu ne pouvait pas ne pas être attiré par ce moyen inattendu d'enrichir ses connaissances islamiques. Dès les premiers jours, il se rapprochait de moi, et de plus en plus nous devenions des amis. Lui et ses camarades venaient souvent me rendre visite à mon hôtel, et il y avait des discussions. Il fallait dissiper mille malentendus sur l'Islam que 30 ans de laïcisme et l'interdiction de l'enseignement religieux avaient inculqué aux esprits ignorants dans la jeunesse estudiantine turque.

Un jour, il me confiait qu'il voulait abandonner ses études pharmaceutiques pour devenir un Islamologue. Il m'a fallu beaucoup d'effort pour le convaincre qu'on peut être un bon Musulman dans n'importe quelle profession, et qu'il faut avoir de bons Musulmans dans la pharmacie aussi.

Peu à peu la confiance grandit. Et plus que quiconque, ces jeunes attiraient d'autres jeunes à mes conférences annuelles. Au bout de cinq ans, Sait Mutlu obtint sa licence et quitta Istanbul. Mais entre temps le nombre de mes auditeurs grandissait de plus en plus, et les étudiants de toutes les facultés sans exception venaient y assister, au point que le plus spacieux amphithéâtre de la faculté des lettres dut être mis à ma disposition. On y installa même un microphone, à titre exceptionnel, Sait et ses camarades faisant la réclame, pour ainsi dire.

Par la nature, je suis réservé et n'aime guère fréquenter personne, pas même mes chefs hiérarchiques. Mais Sait Mutlu put me retenir et il me guida souvent dans les différentes couches de la société turque, particulièrement chez des savants retirés, chez les pauvres et les représentants de la culture turque authentique. Je lui dois ma connaissance et mon appréciation du peuple turc.

Il était très occupé, mais trouvait du temps pour traduire en turc s'il le rencontrait un article utile en français. Mes écrits aussi ont eu cet honneur. Et il ne faut pas oublier à ce propos qu'il ne citait jamais le nom du traducteur Il avait un bon style et ses traductions, toujours très fidèles, donnaient l'impression d'une rédaction directe.

Il a traduit une fois tout un livre sur l'histoire du Saint Coran et de ses traductions en turc. En son absence, j'ai « comploté » — à son grand chagrin — avec l'éditeur pour qu'on y ajoute le nom du traducteur, chose qu'il ne sut que lors de la parution du livre.

Je ne sais pas combien de mes ouvrages il a traduit ainsi en turc ; des dizaines certainement. Et il était en train de publier un grand travail sur la vie du Saint Prophète de l'Islam quand il nous quitta. Le premier volume a paru, et en deux ans il y en a eu trois réimpressions ; le deuxième volume n'était pas encore achevé quand il rendit son dernier soupir. Ce travail d'amour lui était si cher qu'il s'endetta pour l'éditer à ses frais et, ce qui est plus touchant encore, il vendait le livre au prix de revient, au grand chagrin des libraires et des éditeurs. Un livre de 500 pages, et illustré à 5 francs français !

Après la fin de ses études, il dut faire son service militaire, et là il exerçait aussi la pharmacie en même temps que la prédication pour que ses camarades d'armes assistent aux prières quotidiennes, à l'office de Tarâwîh pendant le Ramadân et aux jeûnes aussi. Puis il s'installa dans sa région natale et travailla comme un pharmacien. Patriote, il donna le nom de Sevinç, son village natal, à sa pharmacie. Un jour, il me confia que, quoique la vente des drogues anti-conceptionnelles ne soit soumise à aucune restriction, quand une jeune fille non mariée venait les acheter, il lui disait qu'il fallait une ordonnance du médecin ! Il voulait ainsi empêcher la croissance de l'immoralité. Que Dieu le bénisse. Un autre jour, il me dit qu'il persuadait dans sa ville les restaurants de ne pas vendre de boissons alcoolisées ; évidemment avec peu de succès.

Chaque année, il trouvait du temps pour venir une ou deux fois à Istanbul, pendant mon séjour, et il n'y avait d'autre but que me voir. Il apportait toujours de riches présents. Cela m'était très gênant, car il ne voulait rien accepter de ma part, pas même un repas. Il descendit d'abord dans le même hôtel que moi, mais quand j'eus dit au patron qu'il était mon hôte et qu'il ne fallait pas le faire payer, il cessa d'habiter là-bas et descendit dans d'autres hôtels. Il est venu à Paris il y a quelques années en voiture, accompagné de quelques amis, et là il a laissé des amitiés touchantes.

Il était par nature généreux. Rien d'étonnant que là où il habitait tout le monde l'aimait. Son cortège fut, en effet, suivit par toute la ville, et avec quel empressement et quelle douleur ! Cependant, les bons et les désintéressés ne sont pas non plus à l'abri des jalou-

Suite page 20, 1re colonne

La page de la femme

La Première Musulmane

L'Islam est sans doute la religion qui respecte le plus la femme. Le saint Prophète de l'Islam n'a-t-il pas dit un jour : « ...car le Paradis même se trouve sous les pieds de vos mères » ?

La première Musulmane, c'est incontestablement l'épouse du bien aimé Prophète. Les Musulmans l'appellent affectueusement Omm al-Mouminîn (Mère des Croyants). Elle reste spirituellement la mère de tous les Musulmans pour toujours, depuis l'époque du Prophète jusqu'à la fin du monde. Parlons aujourd'hui d'Omm al-Mouminîn Khadîja.

Originaire de la Mecque, elle naquit dans une des dix familles oligarchiques de cette ville. Mariée, elle eut le malheur de devenir jeune veuve par deux fois. De chaque mariage, elle eut un enfant. Puis, ele ne voulut plus se remarier. Une nuit, elle vit comme si le soleil tombait dans ses bras. Elle fut intriguée, mais ne sut comment interpréter le songe.

Elle avait le talent d'organisation. Elle avait hérité d'une certaine fortune de son père comme de ses deux premiers maris. Au lieu de la gaspiller, elle se mit à la faire fructifier. Ses agents achetaient dans le marché de la ville les produits exportables et, chaque année, elle envoyait des caravanes de chameaux chargés de marchandises, pour faire le troc dans les foires du Yémen, de l'Oman et de la Palestine.

Le saint Prophète de l'Islam — dont le nom n'est pas **Mahomet,** mais **Muhammad** — naquit dans une autre des familles oligarchiques de la même cité-état de la Mecque. Lui aussi eut le malheur de perdre en bas âge tour à tour son père, sa mère et son grand-père. Un oncle, Abou Tâlib le prit enfin dans sa famille, et l'emmena, alors qu'il était encore très jeune garçon, en Palestine dans une caravane de négoce. Son honnêteté était telle que la ville entière l'appelait al-Amîn (le digne de confiance). Quand Muhammad avait environ 24 ans, la boutique de son vieil oncle qu'il gérait à la Mecque ne suffisait plus pour nourrir la nombreuse famille d'Abou Tâlib. A la demande de ce dernier, Muhammad se rendit un jour chez Khadîja et lui dit qu'il était disposé d'aller en caravanier en Palestine. Khadîja, qui avait entendu parler de Muhammad, n'hésita pas un instant à donner une réponse positive.

Muhammad transporta les marchandises de Khadîja, et les échangea contre d'autres en Palestine. Une gérance honnête et économe permit à Khadîja de gagner deux fois plus que d'habitude, 200 % au lieu de 100 %. Aussi, récompensa-t-elle son agent deux fois plus que promis.

Les rapports d'affaires continuèrent et évoluèrent de plus en plus en admiration et amitié mutuelles. Bien que son aînée, Khadîja avait gardé toute sa jeunesse physique et son charme. Le visage blond de Muhammad lui rappelait souvent son songe et elle se disait : Est-ce le soleil que Dieu fit tomber dans mes bras ? Perdant son self contrôle, elle finit par demander, un jour, à une copine, de découvrir ce que pensait d'elle Muhammad lui-même.

En effet, Muhammad et Khadîja s'aimaient mutuellement sans oser en parler, chacun pensant que l'autre est indifférent. L'intervention de la copine de Khadîja avait tout arrangé et le mariage donna un des meilleurs ménages que le monde ait jamais connus.

Muhammad était charitable. Toutes les fois qu'il signalait à sa femme le cas d'un malheureux, elle donnait généreusement. Après dix ans de vie heureuse et de nombreux enfants, quant à l'âge de 35 ans, Muhammad commença à se détacher du monde, sa femme ne l'empêcha pas, au contraire ; et pendant des semaines et des semaines Muhammad se retirait chaque année dans des grottes et sa femme ne venait le voir que pour renouveler les provisions que Muhammad partageait avec les passagers égarés dans les montagnes de la Mecque. Et quand, Il reçut pour la première fois la visite de l'archange Gabriel, il fut effrayé et demanda à sa femme : cette vision est-elle diabolique ? Suis-je devenu un de ces devins trompeurs que je méprisais toujours ? Est-ce que Dieu m'a abandonné et m'a égaré ? Khadîja le consolait de mille façons en lui disant : « Dieu ne t'abandonnera jamais, toi qui aides toujours les pauvres, les veuves, les orphelins, les malades et les étrangers ».

Bientôt les païens de la ville décidèrent de boycotter Muhammad et tous ceux qui le soutenaient : il ne fallait ni leur parler, ni leur acheter ou vendre quoi que ce fut, ni avoir avec eux des rapports matrimoniaux ou sociaux. Cela causa une misère noire chez ces malheureux, réfugiés dans la banlieue et pendant des années, ils n'eurent à manger que les herbes sauvages ou de rares denrées reçues clandestinement pendant la nuit avec trop de risques. Khadîja, la plus riche mecquoise habituée au luxe, partagea la vie de son bien aimé mari plutôt que de rentrer dans la ville où personne n'avait rien contre elle et où elle avait laissé les membres de sa propre famille.

Les privations épuisèrent la santé de Khadîja qui eut néanmoins la grande satisfaction de tout faire pour consolider la dernière révélation de la Parole de Dieu avant de rendre le dernier soupir.

Telle était la mère des croyants... et quelle mère !

NABIHA.

Pour plus de détails, voir le livre **Le Prophète de l'Islam, sa vie et son œuvre**, par le Professeur Hamidullah.

---

sies et des inimitiés non fondées. Et l'on soupçonne même qu'il ait été victime de quelque attentat. Le criminel aura son sort, mais le martyr Sait Mutlu aura un accueil glorieux auprès du Seigneur qui sait tout.

Il a perdu ses deux parents en bas âge. Il a laissé des oncles, des tantes, des frères et sœurs, et sa sœur la dame Hayriye Cemalcilar (Khairiya Djamâldjilar) a bien voulu m'envoyer quelques données biographiques sur son frère qu'elle aimait tendrement.

Comme étudiant à Istanbul, il a fait connaissance d'un autre étudiant, de la faculté de droit, le Dr Sâlih Tug, actuellement mon assistant à la faculté des lettres. Leur amitié n'a fait que grandir chaque jour. Pendant les vacances d'été, la famille Sâlih Tug a passé une semaine joyeuse auprès de Sait Mutlu à Sandikli. Quand le Dr Tug est arrivé à Ankara, il a reçu un télégramme l'appelant d'urgence à Sandikli, mais il n'a pu que prier sur le tombeau de son grand ami. On connaissait cette amitié, donc rien d'étonnant que la famille de Sait Mutlu a prié Sâlih Tug de se charger d'éditer l'œuvre posthume du disparu et de la compléter dans la partie encore inachevée. Il va de soi que Sâlih Tug le fera avec dévouement et compétence, d'autant plus qu'il est, lui aussi, un Musulman dévoué, doué du même caractère que notre regretté Sait Mutlu. Miséricorde et pardon divin sur lui.